

## Martine Menès

### L'enfant, pervers polymorphe ?

La perversion polymorphe est le nom donné par Freud au polymorphisme d'une jouissance qui est le propre de l'enfant préœdipien.

De l'activité libidinale qui s'épanouit durant cet âge du paradis qui n'existe que perdu, je ne retiendrai qu'un agissement : l'onanisme. Souvent confondu avec la masturbation <sup>1</sup>, qui n'en est qu'une forme limitée, l'onanisme est une activité perverse polymorphe relevant des caractéristiques de la sexualité infantile car il s'agit par tout moyen de se procurer par soi-même un plaisir limité à une zone corporelle partielle, non spécifique.

Le phénomène est noté dans le deuxième des *Trois essais sur la sexualité*, dans le chapitre sur « Les manifestations de la sexualité infantile <sup>2</sup> », comme un comportement sexuel infantile banal. Freud remarque qu'« il n'est pas rare que la friction de certaines parties sensibles du corps, de la poitrine, des organes génitaux externes, se combine avec la succion voluptueuse. Beaucoup d'enfants passent, par cette voie, du suçotement à la masturbation ». Et il souligne que la pulsion, que je préférerais traduire ici par poussée, est d'abord indépendante de l'objet. Cette activité est donc à l'origine strictement auto-érotique. C'est celle de l'*infans* qui cherche à reproduire les sensations de plaisir organique découvert <sup>3</sup> ou éveillé par l'Autre des soins. Il s'agit d'une jouissance immédiate, réelle, du corps.

Freud ajoute en novembre 1908 dans des débats publiés dans *Les Minutes de la société psychanalytique de Vienne* <sup>4</sup> que l'onanisme est, je cite, « l'exécution d'une action, non une pulsion, (c'est pourquoi je pré-

1 - « Au sens le plus large : onanisme », précise Freud dans « Les fantasmes hystériques et la bisexualité », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 151.

2 - Écrit en 1905 et remanié en 1915.

3 - Lacan J., *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris ; Seuil, p. 482 : « Cet élément (le pénis) n'est sur le corps propre qu'un point de volupté, et c'est ainsi que le sujet le découvre d'abord. »

4 - Freud S., *Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, Paris ; Gallimard, 1976.

fère parler de poussée) qui n'acquiert sa signification qu'ultérieurement dans les fantasmes, le plus souvent d'inceste, refoulés ». La pulsion traite la jouissance, est sa traduction.

La même année, dans « Les fantasmes hystériques et la bisexualité <sup>5</sup> », il développe la phase qui suit ce premier temps de jouissance perverse polymorphe auto-érotique. Les gestes de friction typiques de la toute petite enfance font place à la masturbation, qui est une activité, pulsionnelle dès lors, associée à une représentation « de désir provenant du domaine de l'amour d'objet <sup>6</sup> ». Colette Soler souligne dans son cours sur 'la malédiction du sexe' de 1996-97 qu'il s'agit là d'une « soudure entre quelque chose que nous pouvons mettre au compte du réel, jouissance du corps propre, et une représentation à mettre au compte de l'imaginaire dans la relation à un objet <sup>6</sup> ». Troisième temps : la jouissance, prise dans l'imaginaire phallique, trouve sa limite et se borne de culpabilité. Le sujet renonce à la masturbation ; le fantasme, entraîné par le refoulement, devient inconscient.

Je m'en tiendrai – avec trois courtes illustrations cliniques – à l'effort que doit faire le jeune 'pervers polymorphe', qui hante l'existence de tout sujet devenu adulte, pour passer d'une excitation du corps qui insiste à un plaisir qui résiste. Je partirai non seulement de l'enfant pervers polymorphe mais du polymorphisme d'une activité qui, pour sembler identique sur le plan du phénomène, a pourtant des statuts très différents selon que le sujet arrive à nouer ou non la satisfaction de son organisme à un savoir inconscient.

Je fais l'hypothèse que l'onanisme infantile est la frontière entre un jouir-du-corps (Réel), « exécution d'une action » prise dans la jouissance (imaginaire) toute de l'Autre (que Lacan <sup>7</sup> place à l'intersection du réel et de l'imaginaire), et une jouissance phallique (que Lacan place à l'intersection du réel et du symbolique). En effet l'activité auto-érotique, toute pénienne qu'elle soit, n'est pas d'emblée jouissance phallique ; tout au plus peut-elle y être prise, c'est sa part d'idiotie. Lacan parle de la jouissance masturbatoire comme révélant la jouissance de l'idiot <sup>8</sup>. L'idiot, c'est à l'occasion celui qui ne veut rien savoir de la castration. L'enfant

5 · Freud S., « Les fantasmes hystériques et la bisexualité », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 151.

6 · Soler Colette, « La malédiction sur le sexe », cours 1996-97, Université de Paris VIII, Département de Psychanalyse, transcription non révisée par l'auteur.

7 · Lacan J., « RSI », leçon du 21 janvier 1975.

8 · Lacan J., *Le séminaire livre XX, Encore*, Seuil, 1975, p. 75.

pervers polymorphe est dans le déni de la castration tant qu'il s'offre comme complément objet à l'Autre pour éviter de rencontrer le manque <sup>9</sup>.

Donc, jouir sans entrave, comme le prônait un slogan de 1968, ça ne peut durer, ou c'est au prix de son existence subjective, de rester idiot, puisque ça jouit sans sujet.

Hans illustre l'obligation qu'a l'enfant de traiter ce qui s'impose à son insu d'excitation libidinale et se manifeste dans son corps de vivant. Bref rappel : il s'interroge sur la jouissance de son pénis réel, sur 'se jouir' organique dont le non-sens l'angoisse. Il se tourne vers l'autre maternel pour poser sa question : que faire de l'organe ? L'on sait qu'il rencontre un 'laisser en plan' qui, Lacan le souligne, est toujours du côté des signifiants, du symbolique. C'est dire qu'au-delà des particularités parentales, il y a de structure une jouissance impossible à prendre en compte toute par le signifiant. La jouissance se trouve décomplétée par le langage mais il reste un reste de réel... que le signifiant rate.

Freud place à ce temps logique la révélation du désir de l'Autre, c'est-à-dire de son manque, dont le corollaire pour le sujet est l'angoisse de castration. Et il fera, dans « Un exemple de travail psychanalytique » en 1938, de cette rencontre un trauma, voire le trauma le plus grave de l'existence du jeune sujet <sup>10</sup>. L'interdiction des pratiques masturbatoires y prend sa part ; elle n'est efficace, souligne Freud, que corrélée au complexe de castration, soit à l'interprétation de la différence des sexes en terme de mutilation.

Lacan identifiera le manque de pénis de la mère, la castration, au trou dans le savoir, au trou dans le langage, au 'il n'y a pas', référence vide, manque dans l'Autre du langage S( $\mathcal{A}$ ) qui oblige le sujet à inventer sa réponse, symptomatique, sinthomatique.

Il y a une difficulté – spécifique aux garçons ? – pour phalliciser le pénis, le faire entrer dans la combinatoire signifiante, apprivoiser cet organe parasite pour l'enraciner comme le dit Freud à propos de Hans, pour se marier avec, comme Lacan dans « RSI » en fait part. « Il faut bien qu'il s'en accommode, à savoir qu'il soit marié avec ce phallus (...), l'homme, il en est affligé <sup>11</sup>. »

L'enfant répond au  $x$ , inconnu, du désir, trou de réel, de la mère d'abord par la voie imaginaire, ce qui fait le polymorphisme de la réponse.

9 - Effet collatéral : s'il n'en sort, il ne pourra jamais rencontrer l'Autre jouissance, la part du reste, en plus, hors jouissance phallique.

10 - Freud S., « Un exemple de travail psychanalytique », *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1978, p. 61.

11 - Lacan J., « RSI », leçon du 17 XII 1974, inédit.

Les théories sexuelles infantiles, qui fleurissent à ce moment de sa vie, sont élaborées pour donner sens à la jouissance de l'Autre barré et la faire passer au registre ordonné par le signifiant phallique. Elles sont théories de la jouissance, mythes pour traiter le réel de la jouissance. Freud note dans l'article « Les théories sexuelles infantiles <sup>12</sup> » en 1908, que ce travail de pensée est initié par « l'excitation du pénis ». Renoncer à la mère phallique, ultime espoir qu'une au moins y échappe, est accepter la castration aussi pour soi-même, et d'*hommes-tiquer* la jouissance du corps.

Comment Edouard, jeune analysant (6 ans), a-t-il mené sa question au terme logique où il en est, non pas au terme d'une psychanalyse mais à la construction d'un mythe individuel qui le cadre et l'apaise ? C'est-à-dire au premier temps de la névrose infantile qui permet de faire passer le pénis organe réel au  $\phi$ , organe imaginaire de la castration <sup>13</sup> ?

Il vient me parler parce qu'il a toujours la main dans la culotte. Il se 'gratte', c'est son mot. Et il (se) pose beaucoup de questions sur ce jouir-du-corps qui l'encombre, par exemple : « pourquoi mon zizi est raide le matin ? » Il va jusqu'à regretter le manque de signifiant dans l'Autre : « Il faudrait que j'arrive à dire le mot pour que ça s'arrête ; si je savais comment ça s'appelle... <sup>14</sup> »

Le « c'est plus fort que moi » qu'il avoue témoigne d'une poussée pulsionnelle débordée par une jouissance en trop.

Il m'annonce dès la première rencontre : « j'ai une angoisse, je suis trop câlin », et précise au cas où je n'aurais pas compris : avec sa mère. Comme Hans à l'orée de sa phobie, il a peur qu'elle ne disparaisse, ou lui, c'est-à-dire d'en être séparé. Dès la deuxième séance, il s'interroge sur la situation matrimoniale de ses parents, à laquelle il attribue le fait que ceux-ci n'arrivent pas à faire un petit frère. Freud place cette question à l'origine des théories sexuelles infantiles : « l'enfant se préoccupe... (de savoir) quels sont l'essence et le contenu de cet état que l'on appelle *être marié* <sup>15</sup> ». C'est le rapport entre ses parents, et le désir de sa mère au-delà de lui-même comme 'petit bout' comme celle-ci l'appelle tendrement, qu'Edouard interroge. Il lui demande si on peut se marier entre frère et

12 - Freud S., « Les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 23.

13 - La névrose infantile est un soin iatrogène, une psychanalyse spontanée mais inachevée, qui s'en tient au thérapeutique, jusqu'à fabriquer un symptôme nouveau qui sera pourtant ce qui amènera le sujet à... faire une psychanalyse pour s'en débarrasser.

14 - C'est une spécificité de la psychanalyse de l'enfant de rencontrer sans détour la question adressée à l'Autre.

15 - Freud S., « Les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 24.

sœur, et devant la réponse négative, recule : « j'aimerais pas être amoureux sexuel ». Cet énoncé défensif signale qu'Edouard tombe dans la faille qui s'est ouverte en lui entre l'amour et le désir, renonçant à sa demande incestueuse sans pour autant passer encore à l'exogamie.

Il s'est aperçu que son image phallique ne sature pas le désir maternel sans doute parce que le souhait déclaré de celle-ci d'avoir un autre enfant lui a ouvert les yeux. Mais il y a un petit souci, qui embarrasse sa recherche, c'est que le père déclare forfait. Sa place dans la procréation est d'abord totalement ignorée, ou niée (« le papa il sert à rien »). En même temps, il n'en est pas si sûr et il suggère à son père une solution : qu'il épouse sa mère et ça s'arrangera. Mais qu'il se demande si, en cas de mariage, son père prendrait le nom de famille maternel indique qu'il a quelque doute sur le désir de celui-ci.

À cette période apparaissent des peurs phobiques somme toute très classiques : il y a un loup sous le lit, et même dans la maison. Elles permettent de faire l'hypothèse de la reprise d'une névrose infantile quasi banale.

L'enfant, ne reculant plus devant le désir, se propose d'avoir une amoureuse définie ainsi : une fille à laquelle on donne son numéro de téléphone. Il annonce son projet d'avenir, devenir maçon afin de construire leur maison... (et non plus comme au début de l'analyse policier « pour arrêter son père » (sic), ou quelques semaines plus tard, pompier pour éteindre l'incendie qui le brûle ; « c'est trop dangereux finalement » déclare-t-il prudent). Il élabore ce qui est une théorie sexuelle infantile typique, orale : « dès qu'on se fait un gros bisou, on (sic) est enceinte ».

En énonçant cela, il met en scène, dans un jeu de construction, son enterrement et celui de sa mère, le tout sans angoisse ni émotion apparente. « C'est pour rire, déclare-t-il, mais si ma maman meurt en vrai, alors là je serai triste. » Et dans le même temps où il enterre la mère de la jouissance, Edouard se fabrique un père auquel il peut emprunter un trait d'identification : « comme lui, j'aime le foot ». C'est en s'appuyant sur ce père-symptôme, et non sur le symptôme-femme (qu'il n'y a pas) du père, par trop défaillant, qu'il va mettre en place la signification phallique.

L'activité masturbatoire est abandonnée. L'enfant lâche la proie de la jouissance pour l'ombre du signifiant, c'est-à-dire se fait à la jouissance du bla bla, ce reste plus-de-jouir dans le langage lui-même, ce dont le jeune Edouard, très discourant, ne se prive pas.

L'Œdipe est en somme une ultime version sexuelle infantile donnant raison à la jouissance qui échappe. Freud parle à ce moment de réalisation de la castration d'un 'clivage psychique <sup>16</sup>' (en 1908), terme qui reviendra dans son dernier article trente ans plus tard autour d'une élaboration concernant précisément l'acte masturbatoire.

Dans cet article, « Le clivage du moi dans le processus de défense », Freud évoque le conflit à propos de la masturbation entre la revendication libidinale et l'objection faite par la réalité, opposition qui entraîne une « déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, (...) noyau d'un clivage du moi <sup>17</sup> » et qui, précise-t-il est loin d'être spécifique à la psychose, bien au contraire. Du reste, Freud donne l'exemple d'un garçon de 5 ans qui se constitue un fétiche visant à démentir la castration et à permettre la poursuite de l'activité auto-érotique.

Venons-en à interroger la conduite masturbatoire chez deux autres enfants, que j'ai reçus peu de temps, donc à propos desquels je ne ferai que des hypothèses.

Jean Michel, 7 ans, ne se plaint de rien. Il vient traîné par une mère elle-même poussée par une injonction de l'école. Qui, suivant l'époque qui ne veut plus rien savoir de la sexualité infantile ni de ses avatars, face au comportement sexuel débridé de ce jeune élève de CE1, fait un signalement pour suspicion d'abus sexuel. De l'enfant dégénéré du XIX<sup>ème</sup>, à l'enfant pervers, au mieux polymorphe, du XX<sup>ème</sup>, le nouveau siècle substitue sans le moindre doute l'enfant victime. Ce qui fera bien évidemment avorter la prise en charge, la mère soupçonnant le CMPP d'être partie prenante de la police des familles.

Quoi qu'il en soit, Jean, que l'on appelle aussi bien Michel puisque son patronyme est un prénom, paraît se situer en amont de cette déchirure. Lui aussi se masturbe, mais pas discrètement comme Edouard planqué au fond de la classe. Jean s'exhibe, baisse sa culotte devant les filles, les pourchasse pour leur toucher les fesses, mime le rapport sexuel, fait des propositions à faire rougir un marin affamé de sexe.

Malgré son hostilité déclarée : « toi je te parle pas », il raconte des bribes de cauchemars, très vite, à voix basse, d'un ton niais et régressif, se tortillant comme un petit gêné par la bêtise découverte. « Des voleurs arri-

16 · Freud S., « Les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 18.

17 · Freud S., « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985, p. 284.

vaient dans la ville. Ils m'ont pris, ils m'ont jeté par terre, ils m'ont fait..., j'étais par terre. J'arrivais pas à me contrôler. »

C'est tout. J'entends la jouissance de l'Autre qui s'impose à lui, toute puissante et sans limite, comme il l'impose lui-même aux autres. Le surmoi précoce, constitué par l'intériorisation de la dépendance primitive à la puissance de l'Autre, lui ordonne de jouir<sup>18</sup> comme l'Autre jouit de lui. Rien ne prouve quelque réalité qui soit dans ce scénario strictement psychique, mais rien ne s'y oppose non plus. Ce n'est seulement pas du même registre.

Très vite Jean Michel refuse de venir dans le bureau. Il est recroquevillé en boule dans un coin de la salle d'attente, collé aux murs, et mutique. Je vais chercher un livre sur une famille de hérissons (car il me fait penser à cette charmante petite bête...) et commence à le lui lire. Il se déroule, me le prend des mains et continue la lecture, puis se désintéresse vite de cette histoire très infantile de Picounet qui fait ses courses, se perd, se retrouve, etc... Ses préoccupations sont moins édulcorées, il lâche à nouveau quelques mots sur ses cauchemars : « un monstre voulait m'attaquer », « Maman ouvrait le robinet, un serpent sortait. Moi j'allumais mon bain, il y avait des serpents partout. »

Nous en resterons là, non sans qu'à la dernière séance où je l'interroge sur son être hérisson, il ne me révèle qu'il fait ça jusqu'à ce que sa mère cède, ce qu'elle fait toujours, je l'avais en effet remarqué. Autrement dit, Jean Michel, n'acceptant aucune frustration, ne peut être, par ce biais, introduit au manque symbolique. Est-ce un refus déterminé, une décision de faire porter la « déchirure » par l'autre ? Est-ce un engluement persistant (de père il y a très peu, un père plutôt sortant) dans l'inséparation ? Les angoisses massives et persécutrices de ses cauchemars plaident pour cette option.

Quand à la masturbation chez lui, elle n'atteint jamais le statut de satisfaction pulsionnelle qui la porterait à la jouissance phallique limitée par le signifiant, causée par un objet, mais reste recherche d'une satisfaction mythique non médiatisée, non entamée par le langage, non liée par le désir.

Lorsque je vais chercher dans la salle d'attente le troisième larron, Théodore, 9 ans, je suis frappée par l'atmosphère peu commune qui règne dans cette pièce habituellement lugubre et fade. Un rien de fébrilité flotte dans une lumière pourtant toujours aussi blafarde. Les femmes détournent la tête, l'air étonnamment très affairé, je ne vois pas de quoi. Les hommes dos au

18 - Lacan J., *Le séminaire livre XX, Encore*, Paris ; Seuil, 1975, p. 10.

mur échangent des regards mais sont très occupés à ne pas regarder, je ne vois pas, d'abord, qui. Un silence bruisse. Assise, une femme sourit. Hautes cuis-sardes noires, bas à résilles, mini jupe fendue et chemisier largement ouvert, maquillage de star des années 60, cheveux de jais et ongles argentés excessi-vement longs, elle brille de présence que je n'hésite pas une seconde à quali-fier : libidinale. À ses côtés, un long et fin garçonnet, à l'allure sobre et clas-sique, sourit à l'envi (i) du même « brûlant secret <sup>19</sup> ». Ici s'incarne dans un même sujet la rencontre habituellement incompatible des figures antinomi-ques de la maman et de la putain.

L'enfant vient parce que sa mère, qui consulte de sa propre initiative, c'est à noter, le trouve trop solitaire, râleur, 'il n'est jamais content' ; il a aussi du mal à s'endormir, fait des cauchemars, et surtout il est 'obsédé sexuel', depuis toujours. Lui aussi se frotte et se masturbe, mais uniquement en famille...

Bébé il pleurait beaucoup, il fallait le bercer tout le temps, et cédant à l'épuisement, les parents, séparés depuis un an et demi, l'ont souvent pris dans leur lit.

Théodore s'arrange pour glisser lors de cette première rencontre qu'il n'y a pas que lui qui soit si excité à la maison. Lolita, la petite sœur de 5 ans, fait des strip-teases et danse nue devant lui et à l'occasion le frère plus âgé. Il rigole franchement à cette évocation.

Dès les quelques séances suivantes, il raconte un cauchemar : « C'était un méchant, je tapais sa copine. Il me tuait. » Il ne fait de mauvais rêves que chez sa mère, s'endort tard car il la surveille. Il est peu loquace, ne réagit guère à mes offres d'en dire un peu plus, mais vient sans réticence.

La mère, qui d'abord avait déclaré ne pas souhaiter que je reçoive le père de Théodore, me demande maintenant de le faire, pour se rendre compte, dit-elle, si l'enfant a les mêmes réactions ici et là.

Me voilà partie pour une deuxième surprise. Le père vient. Sa ressem-blance avec son fils est évidente. Ils sont tous deux grands, minces, d'une mise discrète, mesurés et retenus dans leurs mots comme dans leur ges-tuelle, chaleureux cependant. Et accompagne le père une amie dont la res-semblance de style avec la mère est encore plus évidente.

Le père ne dira pas grand-chose sinon qu'il ne voit pas où est le pro-blème puisque avec lui il n'y en a aucun. Théodore confirme. Ils sont tous deux gentiment muets.



Je reçois à nouveau l'enfant avec sa mère qui m'annonce leur déménagement prochain. À l'occasion, elle précise que les plaintes de Théodore tournent toujours autour du fait de ne pas être aimé et sont alimentées par une jalousie vive à l'égard de sa sœur. Si sur ce point elle a remarqué un certain apaisement, l'excitation sexuelle reste toujours aussi envahissante. Je me demande encore d'où je me suis alors autorisée à faire une intervention aussi brutale : je dis à cette dame, il faut préciser qu'« on s'a plutôt à la bonne », quelque chose du genre : « savez-vous que vous êtes très sexy et que votre fils n'y est sûrement pas insensible ? ». Tandis que lui fait des grands oui avec la tête tout en souriant très franchement, elle raconte que depuis petite elle aime ainsi à se montrer, au sommet de la mascarade féminine.

Théodore au moment de partir me dit que son projet d'avenir est d'être « éducateur de chiens ». Pour l'instant il lui reste à éduquer la bête qui ne sommeille pas assez en lui, ce pour quoi je l'adresse à un collègue dans sa nouvelle ville.

Satisfaire la poussée pulsionnelle n'est pas satisfaire le désir. Freud en 1938 parle de la nature insatisfaisante en soi de l'onanisme infantile qui rate toujours sa satisfaction. Colette Soler dans le même cours de l'année 1996/97 situe un effet réprimant pour la jouissance qui ne passe pas par un interdit extérieur de la masturbation mais par une limite interne à cause de ce caractère insatisfaisant de la jouissance. C'est pourquoi Théodore n'est jamais content.

La masturbation, dit Lacan, est écrasement du désir plus que satisfaction, court-circuit dans la quête du plaisir. « La jouissance masturbatoire n'est pas la solution au problème du désir sexuel mais son écrasement, exactement comme l'enfant à la mamelle dans la satisfaction du nourrissage écrase la demande d'amour à l'endroit de la mère <sup>21</sup> ». Théodore reste attaché à sa mère par son organe réel, peine à passer de la mère toute de la jouissance à la mère interdite du désir. Lacan place l'interdiction de l'inceste du côté de quitter le service sexuel de la mère. Mais il revient aussi à celle-ci – tu ne réintégreras pas ton produit – de ne pas s'offrir comme objet de jouissance, de consommation.

Qui plus est, Théodore a un père dont le symptôme n'est pas une femme, mais un trait métonymique chez des femmes. Il lui incombe donc

19 · Titre d'une nouvelle de Stefan Zweig.

20 · Freud S., Note 3 VIII, *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985, p.288.

21 · Lacan J., « Le désir et ses interprétations », leçon du 10 juin 1959, inédit.

de construire un père/sinthome qui lui interdise la jouissance vers une mère/exception.

Pour conclure, la division signifiante, la castration, est ce qui sépare le sujet de la jouissance de l'Autre. À partir de ce décollement (et décollage) primordial s'élaborent les différents statuts de la jouissance. C'est ainsi que le petit pervers polymorphe trouvera l'orientation libidinale monomorphe qu'est la père-version œdipienne. ■